

puis rien obtenir de vous, reprit cet ami indigné, à quoi me servira donc votre amitié? — Eh! quel fruit retirerai-je de la vôtre, répondit Rutilius, s'il faut la conserver aux dépens de la vertu et de la justice?»

Rareté des vrais amis.

Ayez peu d'amis : les vrais amis sont si rares! Un jeune homme à qui son père demandait d'où il venait, ayant répondu qu'il venait de voir *un de ses amis* : « Tu en as donc plusieurs? dit le père. Ah! tu es infiniment plus heureux que moi, puisque, depuis soixante-dix années que je suis au monde, à peine ai-je pu en trouver un. »

Socrate pensait à peu près de même lorsqu'il répondait à ceux qui trouvaient sa maison trop petite : « Plût à Dieu qu'elle fût toujours pleine de vrais amis! »

L'amitié est un si grand bien, qu'un seul et véritable ami est un trésor inappréciable; on le cherche toute la vie, et souvent sans pouvoir le trouver.

C'est ce que fait comprendre la réponse d'un jeune guerrier perse. Il venait de se couvrir de gloire dans une bataille, grâce surtout à la vigueur et à l'adresse de son cheval. Cyrus lui demanda s'il consentirait à lui céder ce cheval pour une province de son royaume. « Non, seigneur, lui répondit le jeune homme, mais pour un ami véritable, si vous pouvez me le trouver. »

L'amitié au collège : Saint-Pierre et Chabrillant.

Le célèbre Bernardin de Saint-Pierre (Henri)¹, auteur des *Études de la nature*, ne se rappelait jamais sans attendrissement un ami que la divine Providence lui avait donné lorsqu'il était pensionnaire au collège de Caen.

C'était un de ses camarades, âgé de seize ans comme lui, et qui, ainsi que lui, était aimant, studieux, docile.

Paul de Chabrillant avait ces goûts simples et purs qui annoncent toujours une âme supérieure, lorsqu'ils sont le

1. Né en 1737, mort en 1814.

fruit de la réflexion. C'était un de ces enfants précoces à qui une sensibilité exquise tient lieu de sagesse. Il avait un beau nom, il était destiné à une grande fortune, ses talents étaient au-dessus de son âge; mais il ne faisait cas ni de la fortune, ni de la noblesse, ni des talents : il n'estimait et n'aimait que la vertu. Saint-Pierre était passionné et ambitieux. La société de Paul exerça sur son caractère la plus heureuse influence, calma son imagination trop exaltée, et l'accoutuma à mettre plus de modération et de sagesse dans ses rêves d'avenir.



Maison de Bernardin de Saint-Pierre dans la vallée d'Essonne.

Saint-Pierre obtint de sa famille la permission de passer les vacances avec Paul. Après la distribution des prix, les deux amis partirent ensemble, bien résolus de ne jamais se quitter. Malheureusement la santé délicate de Paul ne put résister à la crise qui sépare l'enfance de la jeunesse; chaque jour on le voyait dépérir. Près d'expirer, il ne songeait qu'à la douleur de son ami. Il lui rappelait le souvenir d'Étienne de la Boétie, cet ami si cher dont Montaigne¹ a consacré la mémoire; et, faisant allusion à ces paroles, qu'ils avaient tant admirées ensemble, il le pria aussi *d'avoir du courage, et de montrer par effet que les discours qu'ils avaient tenus ensemble pendant la santé, ils ne les portaient pas seulement en la bouche, mais gravés bien avant au cœur, pour les mettre en exécution*².

Ainsi ce noble adolescent ne voyait dans la mort qu'un moyen d'essayer sa vertu; et, lorsqu'à sa dernière heure il tournait vers son ami son dernier regard, il lui dit d'une

1. Montaigne est un écrivain célèbre du XVI^e siècle; La Boétie, conseiller au

Parlement de Bordeaux, était son ami.
2. *Essais de Montaigne*, chap. xxviii.

voix mourante : « Henri, ne pleure pas, ce n'est pas pour toujours. »

Cette perte laissa dans l'âme du jeune Saint-Pierre un regret que rien ne put effacer. Il lui donnait encore des larmes lorsque, parvenu à la vieillesse, il n'aimait à se rappeler du passé que le temps où l'amitié lui était apparue sous la forme la plus touchante, pour disposer son âme à la vertu.

L'amitié dans les changements de fortune : Clément XIV¹.

Clément XIV, n'étant encore que simple religieux, voyait souvent un peintre italien d'un talent ordinaire. Il aimait son caractère, estimait ses mœurs, et vivait avec lui dans la plus grande intimité. Élevé au cardinalat, il parut au pauvre artiste être devenu un grand seigneur, dont, suivant l'usage, l'abord devait être fort difficile : aussi le peintre n'osa-t-il pas aller chez le nouveau cardinal, qui, étonné de ne pas le voir paraître, se rendit chez lui, lui fit de tendres reproches, et l'invita à venir le voir souvent, en lui assurant que leur ancienne amitié ne subirait aucune altération.

Lorsqu'il fut élu pape, on lui présenta la liste des personnes qui devaient être attachées à sa maison, liste sur laquelle on avait inscrit l'un des plus fameux peintres de l'Italie. « J'approuve la liste, dit le saint-père, à l'exception de l'article du peintre. Celui que vous me présentez est sans doute excellent, mais il est riche, et il peut très-bien se passer de moi. Je connais un peintre moins célèbre, beaucoup moins opulent, qui est mon ami, c'est lui qui sera mon premier peintre. »

L'amitié dans les besoins de la vie : Costar ;
Madame de la Sablière ; Boileau.

Voiture, littérateur célèbre du dix-septième siècle, eut besoin de deux cents pistoles. Il écrivit, en conséquence, à Costar, son fidèle ami, cette lettre remarquable :

« J'ai un besoin pressant de deux cents pistoles : si vous

1. Clément XIV a été pape de 1762 à 1774.

les avez, ne manquez pas de me les envoyer ; si vous ne les avez pas, empruntez-les. De quelque façon que ce soit, il faut que vous me les prêtiez, et gardez-vous bien de souffrir qu'un autre vous enlève cette occasion de me faire plaisir ; je sais que vous auriez peine à vous en consoler. Afin d'éviter ce malheur, vendez plutôt ce que vous avez...., vous voyez comme l'amitié est impérieuse. Je prends un certain plaisir à en user de la sorte avec vous, et je sens bien que j'en aurais encore un plus grand, si vous en usiez ainsi avec moi. Je donnerai mon reçu à celui qui m'apportera votre argent. Bonjour. »

Costar lui fit cette réponse : « J'ai une extrême joie d'être en état de vous rendre le petit service que vous me demandez ; jamais je n'eusse pensé qu'on eût tant de plaisir pour deux cents pistoles. Après l'avoir éprouvé, je vous donne ma parole que j'aurai toute ma vie un petit fonds tout prêt aux occasions où vous en aurez besoin.... Ordonnez-moi donc hardiment tout ce qu'il vous plaira : vous ne sauriez prendre tant de plaisir à me commander, que j'en aurai à vous obéir ; mais, quelque soumis que je sois, je me révolterais si vous vouliez m'obliger à prendre un reçu. »

Voilà le langage de la véritable amitié. La conduite de M^{me} de la Sablière et de M. Hervart envers la Fontaine¹ est plus remarquable encore.

M^{me} de la Sablière recueillit vingt années chez elle le célèbre fabuliste. La Fontaine était de la plus grande insouciance sur ses affaires ; M^{me} de La Sablière s'en occupait pour lui. Elle ne fut pas seulement son amie, elle fut son économiste : elle réglait toutes ses dépenses, et se faisait un plaisir d'entrer dans tous ces détails minutieux que l'amitié ennoblit. La Fontaine perdit une amie si précieuse : M. Hervart la remplaça. La manière dont ses services furent offerts et acceptés est remarquable : « J'ai appris, dit Hervart à la Fontaine, que vous avez perdu M^{me} de la Sablière, et je viens vous proposer de venir vous établir chez moi. —

1. Auteur immortel de fables, né à Château-Thierry en 1621, mort en 1695.

J'y allais, » lui répondit-il. Ce mot fait l'éloge de tous les deux.

On aime aussi à citer la conduite de Boileau¹ envers son ami Patru. Cet avocat célèbre, pressé par la nécessité, sur ses vieux jours, se vit obligé de vendre sa bibliothèque. Boileau l'acheta, la paya, et exigea que son ami en gardât la jouissance jusqu'à sa mort.

L'amitié dans la maladie.

Bentink² fut attaché au prince Guillaume d'Orange dans son enfance ; il était le compagnon assidu de ses plaisirs et de ses études. Leur amitié crût avec l'âge, et Bentink donna une preuve touchante de la sienne. A l'âge de seize ans, le prince fut attaqué de la petite vérole ; elle se trouva être de la plus mauvaise espèce. Les médecins, conformément à l'ignorance et à la pratique du temps, la jugèrent mortelle, à moins qu'un jeune homme de l'âge du malade, et qui n'aurait point eu cette cruelle maladie, ne consentît à coucher avec lui. Ils prétendaient que ce corps sain, en prenant la petite vérole de cette manière, se chargerait de toute sa malignité et sauverait le malade. Bentink demanda, comme une grâce, qu'on lui permit de sauver la vie de son ami. Le conseil des médecins fut donc suivi ; il eut même le succès qu'ils en attendaient : Guillaume se rétablit par degrés, et vit avec la plus vive douleur dans un grand danger l'ami qui s'y était généreusement exposé pour lui. Il ne le quitta point, il le servit lui-même, et prit à peine la nourriture qui lui était nécessaire, tant que la maladie de Bentink dura. Ces preuves réciproques de dévouement rendirent ces deux jeunes gens plus chers l'un à l'autre ; et dans la suite, lorsque le prince fut devenu roi d'Angleterre, sous le nom de Guillaume III, son amitié pour Bentink sembla prendre encore une nouvelle force.

L'amitié dans le malheur : Lysimaque.

Le philosophe Callisthène, ayant suivi Alexandre dans ses

1. Célèbre poète, né à Paris en 4636, mort en 1711.

2. Né en Hollande, créé pair d'Angleterre par Guillaume III.

conquêtes, fut accusé de trahison auprès de ce prince, qui le condamna à être enfermé dans une cage de fer à la suite de l'armée. Lysimaque, l'un des capitaines de l'armée d'Alexandre et l'ami de Callisthène, ne cessa point de venir le voir. Ce philosophe, après l'avoir remercié de cette attention courageuse, le pria de discontinuer ses visites : « Laissez-moi, lui dit-il, supporter seul mes malheurs ; vous les rendriez plus cruels, si vous vous exposiez à les partager. — Je vous verrai tous les jours, répondit Lysimaque : si le roi vous savait abandonné des honnêtes gens, il n'aurait plus de remords, et vous croirait vraiment coupable. Non, la crainte d'encourir sa disgrâce ne me fera pas abandonner un ami malheureux. »

Mécontentement et réconciliation : Aristippe.

Il faut se passer l'un à l'autre bien des choses si l'on veut que l'amitié subsiste. Le plus vertueux aime et pardonne davantage.

Dans un transport de colère, le philosophe Aristippe¹ s'était brouillé avec Eschine, son ami. « Eh bien, lui dit-on, qu'est donc devenue l'amitié qui vous unissait tous deux ? — Elle dort, répondit Aristippe ; mais je vais la réveiller. » Il court aussitôt chez Eschine : « Me crois-tu donc tellement endurci, dit-il, que je sois incapable de réparer mes torts ? — Ah ! tu l'emportes en tout sur moi, s'écria Eschine vivement ému ; ce que je devais faire, c'est toi qui le fais. » Il n'y eut point entre eux d'autre explication, et leur amitié se ranima, plus vive et plus tendre que jamais.

Damon et Pythias.

Deux jeunes Syracusains, Damon et Pythias, étaient amis. Une douce conformité de sentiments avait donné naissance à leur amitié, et la pratique des plus nobles vertus l'avait cimentée. En ce temps-là Syracuse était gouvernée par un tyran à qui toute vertu faisait ombrage. Sous un prétexte frivole, il condamna Damon à périr.

1. Vivait dans le v^e siècle av. J. C.

La mère et la sœur de Damon habitaient dans une ville peu éloignée. Damon demanda au tyran la permission d'aller les embrasser une dernière fois, et promit d'être sous quatre jours de retour à Syracuse pour subir son arrêt.

La demande parut si extraordinaire au tyran, qu'il sourit de pitié. « Me crois-tu assez simple, dit-il, pour me fier à ta parole ? Et qui me sera garant que, si je te laisse aller, tu reviendras ? »

— Moi, dit Pythias, qui avait accompagné son ami devant le tyran. S'il n'est pas revenu au jour et à l'heure marqués, je consens à mourir à sa place. »

Le tyran accepta cette offre avec joie. Quoi qu'il arrivât, il était sûr d'une victime : les deux amis lui étaient aussi odieux l'un que l'autre. Jugeant le cœur d'autrui par le sien, il se croyait certain que Damon, une fois hors de sa puissance, ne reviendrait pas, et qu'ainsi, de ces deux jeunes gens si célèbres par leur vertu, l'un périrait, l'autre serait déshonoré.

Le quatrième jour arrive ; l'heure fatale approche. Tous les habitants de Syracuse, rassemblés sur la place où était dressé l'échafaud, attendaient l'événement avec anxiété : Damon ne paraissait pas ; Pythias dans sa prison faisait des vœux pour qu'un obstacle s'opposât au retour de son ami. Enfin, l'heure est arrivée ; on vient le chercher ; et, tandis que le peuple frémit de douleur et que le tyran s'abandonne à une cruelle joie, Pythias monte sur l'échafaud.

Mais tout à coup, au milieu du silence universel, un cri se fait entendre : « Le voilà ! c'est Damon ! » et ce cri est répété par le peuple entier. Éperdu, hors d'haleine, Damon, qu'une rivière débordée avait empêché d'arriver plus tôt, se précipite dans la place, monte sur l'échafaud et serre dans ses bras son ami, qu'il arrose de ses larmes.

Alors s'élève entre les deux jeunes gens un combat de générosité qui eût arraché des larmes aux cœurs les plus insensibles : « L'heure est passée, disait Pythias, c'est à moi de mourir. — C'est moi qui suis condamné, répondait Damon, c'est à toi de vivre. »

Le tyran, tout barbare qu'il était, ne put résister ni à un

tel spectacle ni à l'admiration et à l'attendrissement qui éclataient de toutes parts. Il les épargna l'un et l'autre, et le peuple, poussant mille cris de joie, les reconduisit chez eux en triomphe.

Antonio et Roger.

Deux matelots, l'un Espagnol et l'autre Français, étaient dans les fers à Tunis, lorsque cette ville était encore un repaire de pirates : le premier s'appelait Antonio, Roger était le nom de son compagnon d'esclavage. Le hasard voulut qu'ils fussent employés aux mêmes travaux. L'amitié est la consolation des malheureux : Antonio et Roger en goûtèrent toutes les douceurs, et dès ce moment il leur sembla que le poids de leur chaîne était plus léger.

Ils travaillaient à la construction d'un chemin qui traversait une montagne. L'Espagnol, un jour, s'arrête et jette un regard sur la mer : « Mon ami, dit-il à Roger avec un profond soupir, tous mes vœux sont au bout de cette vaste étendue d'eau : que ne puis-je la franchir avec toi ! Je crois toujours voir ma femme et mes enfants qui m'appellent ou qui donnent des larmes à ma mort. » Antonio était absorbé dans cette pensée accablante ; chaque fois qu'il revenait à la montagne, il promenait ses tristes regards sur cet immense espace qui le séparait de son pays.

Un jour, il embrasse avec transport son camarade : « J'aperçois un navire, mon ami ; tiens, regarde, ne le vois-tu pas comme moi ? dans quelques heures, si tu veux, nous serons libres. Oui, dans quelques heures ce navire passera à environ deux lieues du rivage, et alors du haut de ces rochers nous nous précipiterons dans la mer, et nous atteindrons le vaisseau, ou nous périrons. La mort n'est-elle pas préférable à une cruelle servitude ? — Si tu peux te sauver, répond Roger, je supporterai avec plus de résignation mon malheureux sort ; tu iras trouver mon père, tu lui diras.... — Que j'aie trouver ton père, mon cher Roger ! Eh ! me serait-il possible d'être heureux, de vivre un seul instant si je te laissais dans les fers ?.... — Mais, Antonio, je ne sais pas nager, et tu le sais, toi. — Je suis ton ami, repart l'Es-

pagnol ; mes jours sont les tiens ; nous nous sauverons tous deux ; va, l'amitié me donnera des forces, tu te tiendras attaché à cette ceinture. — Il est inutile, Antonio, d'y penser ; cette ceinture m'échapperait, ou je t'entraînerais avec moi ; je serais la cause de ta perte. — Ne crains rien.... Mais on nous épie, taisons-nous. »

Ils se remettent à leurs travaux. Quelques heures après, ils se trouvent un moment hors de la portée de la vue de leurs gardiens. On apercevait distinctement le navire. « Viens, saisissons l'occasion, » s'écrie Antonio en entraînant Roger sur une roche escarpée. Roger refusait toujours : « Je causerai ta perte, disait-il. — Une dernière fois, dit Antonio, laisse-toi conduire, ou je renonce moi-même à me sauver. »

Le jeune Français consent enfin, il saisit le bout de la ceinture de son ami, et tous deux s'élancent dans la mer.

Antonio fait des efforts incroyables ; il se sent animé d'une force surhumaine. Les marins du navire considéraient avec curiosité et surprise l'objet presque imperceptible qui s'agitait au dessus des flots ; on met une chaloupe à la mer ; elle se dirige vers ce point ; elle recueille Antonio, dont les forces étaient presque épuisées, et l'ami qu'il avait sauvé avec lui par son généreux dévouement.

Le littérateur et le médecin.

Un littérateur et un médecin étaient unis par une amitié généreuse et tendre. Le médecin étant tombé malade, son ami courut auprès de lui. « O mon ami, lui dit le médecin, j'ai reconnu que ma maladie est contagieuse ; ne laissez entrer personne dans ma chambre, il n'y a que vous qui deviez m'approcher. »

Ames sublimes ! toutes deux également admirables !... Car on ne sait qui portait plus loin l'héroïsme de l'amitié, ou celui qui pouvait tenir un tel langage, ou celui qui s'était rendu digne de l'entendre !

FIN.

TABLE.

PRÉFACE.	Pag. VII
------------------	----------

PREMIÈRE PARTIE.

DEVOIRS DE L'HOMME ENVERS DIEU.

I. Pratique des vertus chrétiennes.	11
II. Culte intérieur et extérieur.	28
III. Mort chrétienne.	34

DEUXIÈME PARTIE.

DEVOIRS DE L'HOMME ENVERS LUI-MÊME.

I. Perfectionnement moral.	44
II. Modestie.	76
III. Modération dans les désirs. Désintéressement.	84
IV. Simplicité, sobriété.	106
V. Patience.	113
VI. Fermeté contre les maux.	125
VII. Courage.	132
VIII. Persévérance.	143
IX. Activité, travail, emploi du temps.	152
X. Prudence, habileté.	160
XI. Discrétion, silence.	172
XII. Ordre, économie, prévoyance.	176

TROISIÈME PARTIE.

DEVOIRS DE L'HOMME ENVERS LES AUTRES HOMMES.

I. Justice.	182
II. Probité.	193

	Pag.
III. Fidélité.	206
IV. Sincérité.	212
V. Reconnaissance.	220
VI. Bonté, indulgence.	236
VII. Charité, bienfaisance.	250
VIII. Humanité, dévouement.	276
IX. Générosité.	308
X. Devoirs envers la patrie.	314
XI. Devoirs de famille.	345
XII. Devoirs de position et de profession.	389
XIII. Devoirs de société.	442

FIN DE LA TABLE.

OUVRAGES DE TH. H. BARRAU

PUBLIÉS PAR LA MÊME LIBRAIRIE.

- Amour Ollai**, récits à la jeunesse. Ouvrage illustré de 42 belles vignettes. 1 vol. in-12, broché. 2 25
- Histoire de la Révolution française, (1789-1799)**. 1 beau vol. in-18 Jésus de 540 pages, broché. 3 50
- Conseils aux ouvriers**, ou explications sur leurs devoirs, sur leurs droits, sur les moyens qu'ils ont de prospérer, etc. Ouvrage couronné par l'Académie française. 1 vol. in-12, br. 1 25
- Conseils sur l'éducation dans la famille et au collège**. 1 vol. in-8, broché. 5 "
- Direction morale pour les instituteurs**. Ouvrage couronné par l'Académie française et autorisé par le Conseil de l'instruction publique. 1 vol. grand in-18, broché. . . 1 25
- Devoirs des enfants envers leurs parents**. Ouvrage destiné à la lecture dans les écoles et autorisé par le Conseil de l'instruction publique. 1 vol. in-18, cartonné. 50
- La Patrie, description et histoire de la France**. Méthode de lecture et d'étude, dont l'introduction dans les écoles primaires a été autorisée par Son Exc. le Ministre de l'instruction publique. Nouvelle édition, revue et mise au courant depuis les derniers événements. 1 vol. in-12 de près de 500 pages, cartonné. 1 50
- Choix gradué de 50 sortes d'écritures**, pour exercer à la lecture des manuscrits. Nouvelle édition entièrement refondue par M. Barrau. 1 vol. in-8, cartonné. 1 30
- Simple notions sur l'agriculture**, les animaux domestiques, l'économie agricole et la culture des jardins. Nouvelle édition refondue conformément au programme officiel de 1868 pour l'enseignement agricole dans les écoles; par M. G. Henzé, adjoint à l'inspection générale d'agriculture. 1 joli vol. in-12, contenant 78 vignettes et 1 carte de la France agricole, cart. 1 50
- Bélix**, ou le jeune cultivateur. 1 vol. in-18 avec 4 vignettes, cartonné. 50
- Méthode de composition et de style**, ou principes de l'art d'écrire en français, suivis d'un choix de modèles en prose et en vers. 1 vol. in-12, broché. 1 50
- Exercices de composition et de style**, ou choix de descriptions, de narrations, de dialogues et de discours. 1 vol. in-12, broché. 2
- Morceaux choisis des auteurs français**, pour les écoles normales primaires, des instituteurs et des instituteuses. 1 vol. in-12, broché. 50
- Ouvrage dont l'introduction dans les écoles a été autorisée par Son Exc. le Ministre de l'instruction publique. 2^e édition.
- Morceaux choisis de Bossuet**, nouveau recueil classé et mis en ordre, avec une notice, des sommaires et des notes. Par M. Barrau. 1 vol. in-12, cartonné. 2